Document generated on 04/28/2024 10:06 p.m.

24 images

Croire en l'Homme malgré tout
L'émigré de Youssef Chanine

Philippe Gajan

Number 80, December 1995, January 1996

URI: https://id.erudit.org/iderudit/24379ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Gajan, P. (1995). Review of [Croire en l'Homme malgré tout / *L'émigré* de Youssef Chanine]. *24 images*, (80), 24–24.

Tous droits réservés © 24 images, 1995

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

L'ÉMIGRÉ
DE YOUSSEF CHAHINE

Croire en l'Homme malgré tout

PAR PHILIPPE GAJAN

«Un voyage initiatique au temps du pharaon Akhenaton.»

Comme Joseph, Ram... Ainsi débute ***L'émigré***, le dernier film de Youssef Chahine (en français, la censure interdisant en Égypte la représentation à l'écran d'un prophète). Ram, fils préféré d'Adam (Michel Piccoli) comme Joseph, fils de Jacob dans la Genèse, accomplit un voyage initiatique au temps du pharaon Akhenaton. Il n'en viendra à bout qu'à force de persévérance et de foi en lui-même comme en les autres.

Ram, Joseph, ou même Chahine, car comme tout film initiatique ***L'émigré*** parle du présent, des préoccupations actuelles de l'artiste et de son regard sur la société égyptienne contemporaine. Plaidoyer vibrant pour sa foi en la modernité et la tolérance, le film embrasse une thématique extrêmement large dont Ram est en quelque sorte le passeur. Il est donc l'aboutissement de tous les personnages qui tissent l'œuvre de Chahine.

Il n'est pas étonnant alors que son caractère oscille de façon aléatoire entre la plus grande ingénuité, voire une certaine naïveté lorsqu'il console une jeune femme de la mort de son père, et la plus terrible inflexibilité lorsqu'il menace de châtier ses frères sans que rien pour autant ne semble entamer son intégrité. Tour à tour humble serviteur de la foi et figure incarnée du Dieu de l'Ancien Testament, il poursuit en Égypte sa quête de la connaissance qu'il a juré de ramener à son peuple berger afin de le délivrer du joug des éléments naturels.

Cette versatilité a souvent dérouté les détracteurs de Chahine à qui ils reprochent de s'éparpiller. Pourtant le mélange des genres, les ruptures de rythme, si elles sont effectivement la marque du cinéaste n'entament en rien la clarté du propos. Au contraire, le discours de l'auteur est l'exact reflet de la société à multiples facettes dans laquelle il se meut. Ce qui est beaucoup plus remarquable, dans son œuvre et particulièrement dans ***L'émigré***, c'est la convergence qu'il fait naître entre les éléments de cette matière hétéroclite. S'il emprunte à la forme du péplum biblique, et le souffle puissant qui traverse ce film n'est pas sans nous faire songer à ***Ben Hur*** de William Wyler ou au ***Dix commandements*** de Cecil B. DeMille (le prologue, la scène de la tempête, en est un bel exemple), il n'en accomplit pas moins un geste moderne, révélateur de la réalité qu'il ne cesse de revendiquer dans toute sa complexité, où toute trace de nostalgie serait absente tant c'est vers l'avenir qu'il se tourne.

Cette cohérence, Youssef Chahine la met en scène notamment à travers tout un jeu de correspondances, figure très importante dans son cinéma, dont le moteur cinématographique serait le regard. L'échange de regards de Ram avec sa future épouse lors de leur première rencontre auquel répond celui échangé par le même Ram et la grande prêtresse d'Amon (superbe Yousra), regard qui bascule dans une très belle chorégraphie onirique, où se côtoient le sacré et la comédie musicale, genre, on le sait, qu'affectionne particulièrement le cinéaste. Au-delà de la simple correspondance et de la réussite formelle, ce rapprochement permet aussitôt au spectateur de mettre la relation de Ram avec les deux femmes sur deux niveaux très différents. Ainsi en est-il de la scène où Ram se roule dans la rivière avec sa compagne qui renvoie à la scène où il dévale une dune de sable avec la grande prêtresse.

Car s'il est un des traits de caractère de Ram qui ne se dément jamais, c'est bien sa fidélité, que ce soit à l'égard de son épouse, sa «muse», son protecteur, son peuple ou encore son père, témoin le très bel épilogue où Adam, devenu presque aveugle, est averti, par un rêve prémonitoire, du retour de son fils qu'il croyait mort.

Finalement la croyance de Chahine, c'est celle en l'Homme et lorsqu'il renvoie dos à dos les cultes d'Amon et d'Athon, c'est un geste politique qu'il pose, incroyable rétablissement d'un scénario qu'il a transposé de l'époque biblique (première mouture) à l'époque des pharaons, soulignant en cela la force de la parabole chahinienne. ■

L'ÉMIGRÉ
Égypte 1994. Ré. et scé.: Youssef Chahine. Ph.: Ramsès Marzouk. Mont.: Rachida Abdel Salam. Mus.: Mohamed Nouh. Int.: Yousra, Michel Piccoli, Mahmoud Hémida, Khaled El Nabaoui, Safia El Emari, Hanan Al Torki. 128 minutes. Couleur.